

# Senancour et Théophile Gautier au pied des Dents du Midi

Le 14 août 1789, le jeune Pivert de Senancour quittait brusquement Paris pour la Suisse. Agé de vingt ans à peine et déjà désabusé, ce fils unique, épris de liberté, fuyait un père trop sévère et venait chercher au pays de Rousseau le bonheur que ses parents n'avaient su lui donner. En fait, croyait-il encore au bonheur ce grand enfant déjà fort atteint par le mal du siècle ? A lire *Oberman* il semble bien que non. Senancour, comme tous les blasés, savait très mal ce qu'il voulait ; il partait sans projet précis, ni en explorateur, ni en touriste, mais en simple rêveur mélancolique <sup>1</sup>.

Après un arrêt d'une nuit à Genève, il longe le Léman jusqu'à Lausanne et se dirige sur Chillon pour s'engager enfin dans la plaine du Rhône. Il voudrait s'établir avant l'hiver dans un lieu qui pût « réunir les beautés des montagnes à la température des plaines ». Tout pénétré des descriptions de Saint-Preux, il imagine un endroit paisible, loin des villes, où il aura pour hôtes de bons montagnards, dans une simple ferme, à l'abri des vents froids, près d'un torrent, dans les pâturages et les sapins toujours verts <sup>2</sup>.

Pourquoi donc s'arrête-t-il à St-Maurice, dans un lieu si peu conforme à la description du paysage idéal ? Lui-même ne saurait nous le dire. Probablement fut-il impressionné par le voisinage immédiat des rochers. « J'ai décidé involontairement, écrit-il, sans

---

<sup>1</sup> La jeunesse de Senancour a été longuement étudiée dans les ouvrages suivants :

Sainte-Beuve, *Portraits Contemporains*, Paris, 1846 ; J. Merlant, *Senancour, 1770-1846*, Paris, 1907 ; André Monglond, *Vies préromantiques*, Paris, 1925 (*La jeunesse de Senancour*, pp. 123-189) ; André Monglond, *Le Journal intime d'Oberman*, Paris - Grenoble, Arthaud, 1947.

<sup>2</sup> Pour tout ce qui concerne le séjour à St-Maurice et l'excursion à la Petite Dent, cf. A. Monglond, *Le Journal intime d'Oberman*, pp. 73 et suiv., et *Oberman*, publié par A. Monglond, Arthaud, 1947, 2 vol., lettre VII, t. I, pp. 45-54.

choix et par une sorte d'instinct qui semblait me dire que tel était ce qui arriverait <sup>3</sup>. »

D'ailleurs, le jeune Parisien ne songe pas à s'établir à St-Maurice, car dès son arrivée il se met en quête d'une demeure campagnarde propre à combler son besoin de solitude et à dissiper son ennui. Il parcourt les environs, visite les sites qui lui plaisent davantage, quand, après deux jours de recherches, il se sent attiré, sur le coteau de Choëx, par un peu de fumée s'élevant derrière de nombreux châtaigniers. La maison qu'il découvrit était solitaire, à l'entrée des bois ; *Oberman* la décrit ainsi : « Un logement passable, une grange en bois, un potager fermé d'un large ruisseau, deux fontaines d'une bonne eau, quelques rocs, le bruit des torrents, la terre partout inclinée, des haies vives, une végétation abondante, un pré universel prolongé sous les hêtres épars et sous les châtaigniers jusqu'aux sapins de la montagne : tel est Charrières <sup>4</sup>. » Aujourd'hui encore il existe un domaine portant ce nom sur la route de Vérossaz, à un kilomètre de Massongex. Cependant ce n'est pas cette propriété qui répond à la description d'*Oberman*, mais Fontany, cinq cents mètres plus au sud. Senancour a-t-il confondu ou volontairement changé les noms pour dérouter ses lecteurs ? On ne sait. Toujours est-il qu'il décida de s'installer là pour l'hiver <sup>5</sup>. Le lendemain déjà, il se rendait à Monthey afin de conclure un bail avec le propriétaire de la maison. Nous savons que c'était un homme fort aimable et des plus accommodants. Avec la générosité d'un enfant riche et gâté, Senancour lui offrit plus qu'il ne demandait. De la ville de Monthey l'écrivain ne dit rien.

D'ailleurs, à en croire *Oberman*, jamais le jeune locataire de Fontany ne s'installa dans sa nouvelle demeure. Il se proposait de le faire avant l'hiver, mais à la suite d'une lettre, restée mystérieuse, qu'il reçut vers la mi-septembre, il quitta précipitamment le pays, après une courte visite à Choëx pour annoncer son départ. En réalité, Senancour fit un voyage dans l'Entremont et à son retour, il s'établit de nouveau à St-Maurice où il demeura jusqu'en janvier 1790 <sup>6</sup>. Quoiqu'il en soit, son premier séjour n'a duré que quelques semaines. Toujours sobre de détails et pas du tout « voyageur », l'écrivain nous en dit très peu. Nous savons qu'il se promenait en rêvant, très peu attentif au caractère propre des lieux et des habitants. Il cherchait des sensations nouvelles, non de beaux paysages ou des particularités folkloriques. Un seul événe-

<sup>3</sup> *Oberman*, t. I, p. 39.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 41.

<sup>5</sup> Cf. Daniel Baud-Bovy et H.-F. Montagnier, *La Dent du Midi, Champéry et le Val d'Illiez*, Genève, 1923, pp. 114 et suiv.

<sup>6</sup> Cf. l'article de L. Lathion, *Senancour dans l'Entremont*, dans les *Annales Valaisannes*, 2<sup>e</sup> s., t. III (1936-1939), pp. 563-572.

ment a marqué profondément ce séjour : c'est la fameuse ascension à la Petite Dent, à laquelle Senancour consacre toute une lettre d'*Oberman*, la septième, datée du trois septembre, an I. Cet épisode, en soi anodin, prend une importance capitale dans le livre : c'est pour l'auteur un de ses rares moments de plénitude, — peut-être le seul qu'il ait jamais vécu — une sorte d'extase, comparable, par ce qu'elle a d'exalté, à l'illumination qui frappa Jean-Jacques sur le chemin de Vincennes. Aucun écrivain avant Senancour n'avait trouvé des accents si sublimes pour rendre l'impression de mystérieuse grandeur que la montagne fait naître. Là, au pied des Dents du Midi, il éprouva des sensations et conçut des idées inoubliables que sa vie entière ne ramena jamais.

On peut assez bien le suivre dans son ascension, grâce au récit d'*Oberman*. Il faut dire d'emblée que le jeune citadin ne connaissait la montagne que par les livres. Il rêvait de la découvrir d'après les images que lui en avaient données de Saussure et Bourrit, mais il n'avait absolument rien d'un alpiniste. Il partit de St-Maurice avec un guide. Au petit jour, il était à Vérossaz. « Avant que le soleil parût dans la vallée, écrit-il, j'étais déjà parvenu sur le massif de roc qui domine la ville. » A huit heures, il atteignit Valerette et là, chose extraordinaire pour qui ne connaîtrait pas l'excentricité du jeune homme, il congédie son guide. Il désire être seul pour affronter la montagne, il veut s'enivrer de sa propre puissance, sentir avec volupté sa solitude loin du vil troupeau des hommes. Non seulement il exige qu'on le laisse seul, mais il se débarrasse de tout ce qui pourrait le rattacher au monde ou lui rappeler la société. « Je laissai à terre montre, argent, tout ce qui était sur moi, et à peu près tous mes vêtements, et je m'éloignai sans prendre soin de les cacher<sup>7</sup>. »

A moitié nu, errant comme un insensé, il atteignit les Rochers de la Petite Dent, chercha un passage pour s'élever jusqu'à la pointe, sans y parvenir, et finit par suivre l'arête jusqu'au pied des grandes parois de la Cime de l'Est, qui barrent le passage. C'est là qu'il s'arrêta pour méditer, face au panorama des Alpes, dans un état d'euphorie et d'exaltation extraordinaires dont le lyrisme d'*Oberman* rend magnifiquement le rythme et l'intensité : « Je ne saurais vous donner une idée juste de ce monde nouveau, ni exprimer la permanence des monts dans une langue des plaines. Les heures m'y semblaient à la fois plus tranquilles et plus fécondes, et comme si le roulement des astres eût été ralenti dans le calme universel, je trouvais dans la lenteur et l'énergie de ma pensée une succession que rien ne précipitait et qui pourtant avançait son cours habituel. Quand je voulus estimer sa durée, je vis que le soleil ne l'avait pas suivie ; et je jugeai que le sentiment de l'existence est réellement plus pesant et plus stérile dans l'agitation des

---

<sup>7</sup> *Oberman*, t. I, pp. 45-46.

terres humaines. Je vis que malgré la lenteur des mouvements apparents, c'est dans les montagnes, sur les cimes paisibles, que la pensée, moins pressée, est plus véritablement active. » La pensée du poète, légère et féconde, plane sur le monde, merveilleusement libérée. « La journée était ardente, l'horizon fumeux, et les vallées vaporeuses. L'éclat des glaciers remplissait l'atmosphère inférieure de leurs reflets lumineux ; mais une pureté inconnue semblait essentielle à l'air que je respirais <sup>8</sup>. »

Rien ne manque au tableau pour qu'il soit sublime : bientôt quelques nuages s'élèvent du fond de l'abîme et l'aigle des Alpes apparaît. Même, parmi les sommets qui forment son horizon, Senancour croit, par erreur, apercevoir le Mont-Blanc.

En fait, bien que le rythme du morceau soit grandiose et prenant, la description est peu précise. A part quelques noms géographiques, elle conviendrait à n'importe quel paysage alpestre. C'est que, nous l'avons vu, Senancour n'a rien du voyageur attentif qui parcourt un pays dans le but de visiter ses curiosités, de noter son caractère et de décrire ses aspects pittoresques. Lui-même nous en avertit, lorsqu'il dit : « Vous n'attendez de moi ni des narrations historiques, ni des descriptions comme en doit faire celui qui voyage pour observer, pour s'instruire lui-même, ou pour faire connaître au public des lieux nouveaux <sup>9</sup>. » Il voyage en flâneur mélancolique, ne décrivant des paysages que ce qui est nécessaire à entretenir sa rêverie et à exalter ses sentiments. Comme tous les romantiques, Senancour voit la nature à travers son âme, il donne au tableau qu'il en fait sa propre tristesse ou son euphorie du moment.

Sept ans plus tard, lors d'un nouveau voyage en Suisse, l'auteur d'*Oberman* revit de loin les Dents du Midi. Que reste-t-il de la première exaltation ? Rien qu'un souvenir absolument froid. De Chillon, l'écrivain fait ces réflexions désabusées : « J'ai revu les montagnes que j'avais vues il y a près de sept années. Je n'y ai point porté ce sentiment d'un âge qui cherchait avidement leurs sauvages beautés. C'étaient les noms anciens, mais moi aussi je porte le même nom !... J'étais là, comme j'eusse été ailleurs. J'ai retrouvé les lieux, je ne puis ramener le temps <sup>10</sup>. » Ne dirait-on pas qu'il y a entre ces deux voyages la mort d'une Elvire ou la déception d'un Olympio ? Il y a bien eu le mariage malheureux de Senancour, mais cette mésaventure ne semble pas prépondérante dans les causes de sa mélancolie. Il faut chercher l'origine de ce mal dans la nature même du jeune romantique. Ainsi qu'un autre René, il est condamné à traîner sa tristesse comme un boulet : la

<sup>8</sup> *Ibidem*, pp. 50-51.

<sup>9</sup> *Ibidem*, t. II, p. 74.

<sup>10</sup> *Ibidem*.

vie ne pouvait que le décevoir. « Un vide inexprimable est la constante habitude de mon âme altérée, écrit-il... Je suis condamné à toujours attendre la vie... Je ne sais ce que je suis, ce que j'aime, ce que je veux ; je gémis sans cause, je désire sans objet, et je ne vois rien, sinon que je ne suis pas à ma place <sup>11</sup>. »

Ces sombres réflexions mettent bien en valeur la VII<sup>e</sup> lettre d'*Oberman*. En effet, dans une vie constamment grise et désenchantée, l'excursion à la Petite Dent apparaît comme un délicieux moment de plénitude. Senancour a eu là l'illusion de trouver, comme dans un rayon de soleil, le bonheur qu'il poursuivait désespérément, et, une fois au moins, l'inquiétude qui l'oppressait a desserré son êtreinte, son âme a pu se libérer et c'est au pied des Dents du Midi qu'elle a trouvé l'atmosphère favorable à sa plus belle envolée.

Théophile Gautier, lui, n'est pas à la recherche d'un bonheur illusoire : il voyage en touriste, il observe, prend quelques notes, songe à voir le plus de choses possible ; il n'a pas le temps de rêver. C'est le voyageur moderne, pressé, qui a consulté sa carte et préparé son itinéraire avec soin.

Il se trouvait à Bex durant l'été 1868 et se préparait à se rendre à Zermatt. Disposant de quelques jours avant son départ, il fit plusieurs excursions dans les environs. « Les prétextes de promenade ne manquent pas autour de Bex. On va visiter les salines, la Combaz, la tour de Duin, St-Triphon, l'église de Choëx, la vallée de Frenières, les Diablerets, un bloc erratique, le plus considérable qu'on ait encore trouvé dans les Alpes, et qui semble une de ces monstrueuses roches lancées par les Titans contre le ciel et retombée à terre, le Val d'Illiez, Champéry et d'autres endroits qu'il est inutile d'indiquer, car ils ne rentrent pas dans notre itinéraire <sup>12</sup>. »

Cette simple énumération des *Vacances du Lundi* indique assez l'esprit dans lequel le poète entreprit son petit voyage à Champéry. Ce qui l'attire dans le val d'Illiez, c'est certainement la réclame qu'on a dû lui faire pour cette région pittoresque, mais c'est aussi la commodité de l'excursion « qui ne demande qu'un jour et qu'on peut faire en voiture sans le moindre risque ». De fait Gautier remonte la vallée en calèche avec une petite caravane de parents et d'amis. Il ne dit mot de Monthey qu'il traverse sans doute très rapidement, fait une petite halte à Troistorrents où il pique-nique sur les poutres d'une scierie ; signale au passage le *nant* de Fayot, oublie de mentionner Illiez et consacre quelques pages à

---

<sup>11</sup> *Ibidem*, t. I, pp. 27, 70, 195.

<sup>12</sup> Théophile Gautier, *Les vacances du Lundi*, Paris, Charpentier, 1888, pp. 243 et suiv.

Champéry et à son église dont il s'attarde à déchiffrer l'inscription du tympan. Bref, nous avons affaire à un touriste fort superficiel et distrait.

Gautier dit peu de choses du pays et de ses caractères : « Cette belle vallée, au fond de laquelle coule la Vièze, se creuse entre de hautes montagnes ; mais son bassin est assez vaste pour que la lumière s'y joue et que le soleil puisse dorer d'admirables prairies semées de chalets dont les tons chauds contrastent avec la fraîcheur du vert. » L'architecture des habitations ne l'a pas frappé, pas plus que la dispersion des demeures sur les pentes les plus reculées. En revanche, il semble un peu déçu de n'avoir pas rencontré de paysannes en pantalons : « Dans cette vallée, dont les habitants prétendent descendre des soldats romains échappés au massacre de la légion Thébaine, il y a des villages dont toutes les femmes, à ce qu'on dit, portent le costume masculin, plus commode probablement pour leurs travaux. Quant à nous, la vérité nous pousse à dire que nous n'en avons pas rencontré une seule travestie de la sorte. » Au lieu de décrire plus longuement les caractères des lieux et des habitants, il note de petits détails insignifiants avec une platitude qui choque sous la plume d'un écrivain ordinairement très scrupuleux : une couleuvre qui traverse la route, la galanterie du curé de Champéry qui offre un bouquet de roses aux jeunes compagnes du poète, les misses ou les babies aux jambes nues qui transforment le village en une véritable colonie anglaise. Il n'y a rien de caractéristique dans tout cela. La description de l'église offre un peu plus d'intérêt. L'écrivain peut faire appel à son érudition pour déchiffrer l'inscription du tympan<sup>13</sup> ; les souve-

<sup>13</sup> L'inscription se présente ainsi :

QUOD	AN	TRIS	MULCE	PA
	GUIS	TI	DINE	VIT
HOC	SAN	CHRIS	DULCE	LA

La médiane complète à la fois les mots de la première et ceux de la troisième ligne. Ce qui donne une fois le texte rétabli :

Quod anguis tristi mulcedine pavit  
Hoc sanguis Christi dulcedine lavit.

Gautier analyse l'inscription en détail : elle est composée de « deux vers léonins, c'est-à-dire rimés à la césure et à la fin du vers, auxquels il manque un pied pour être des hexamètres, et qui ne sont pas des pentamètres, car ils finissent par des spondées. Ils sont écrits dans une langue de décadence, et, à l'aspect de ce vocable *mulcedo*, qui n'est guère employé que par Aulu-Gelle et Sidoine Apollinaire, Jehan, l'escolier de Notre-Dame de Paris, s'écrierait avec un soupir : *Eheu ! bassa latinitas !* Cette inscription, outre ses rimes léonines, en contient deux autres qui se superposent régulièrement : *anguis*, *sanguis*, dans le premier hémistichique ; *mulcedine*, *dulcedine* dans le second : en sorte que tous les mots des deux vers, sauf les monosyllabes *hoc* et *quod* qui les commencent, riment avec une richesse extraordinaire. Le moyen âge aimait ces tours de force de rythme, ces symétries compliquées, ces parallélismes laborieux et ces formes énigmatiques qui prêtent à une pensée très chrétienne et très orthodoxe une apparence de



Raphaël Ritz, **Ancienne verrerie au bord de la Vièze**

(Dessin inédit, Musée de la Majorie, à Sion)

nirs littéraires affluent à sa mémoire : il cite Edgar Poë, Aulu-Gelle, Sidoine Apollinaire. On sent qu'il s'anime un peu, jusqu'à ce que sa curiosité de chercheur soit satisfaite.

Dans son ensemble cependant la relation de Théophile Gautier reste médiocre, très incomplète et pas du tout suggestive. Il est vrai que ce texte est sans prétention, mais il n'en révèle que mieux l'âme du voyageur. Celui-ci paraît très peu sensible, c'est un intellectuel en vacances qui passe agréablement son temps en charmante compagnie. Il décrit sans émotion une vallée qui n'est pour lui qu'un paysage entre mille. S'il note quelques détails pittoresques c'est avec le même détachement qu'il parle de son panier à provisions ou du peu de temps dont il dispose pour visiter les lieux. De plus il ne fait aucune réflexion profonde, il ne médite pas sur le sort des paysans qu'il rencontre ou la grandeur des panoramas. La majesté des Dents du Midi semble ne l'avoir pas frappé. Il raconte son voyage sans chaleur, sans lyrisme.

---

cabale. Ce latin si bizarrement arrangé veut dire tout simplement : « Ce que le serpent a repu de sa triste flatterie, le sang du Christ l'a purifié par sa douceur. » (*Les Vacances du Lundi*, p. 248.)

Senancour et Théophile Gautier représentent deux types de voyageur absolument opposés. Le premier, suivant les traces du *Promeneur solitaire*, voit dans la nature une confidente sensible, il y cherche des êtres primitifs et bons qui le consoleront de la méchanceté des hommes. C'est un voyageur exalté qui rêve et qui médite dans un cadre que ses émotions transfigurent. Il sent la nature plus qu'il ne la voit, il la chante plus qu'il ne la décrit. Gautier se promène en touriste avide de tout connaître et de tout visiter. Il voyage par plaisir, il voit beaucoup de choses, enregistre des paysages et des particularités folkloriques. Curieux de nouveauté, il aime le déplacement. La nature est pour lui un décor agréable, il est ravi que ce décor puisse changer sans cesse. Très peu sensible et pas du tout rêveur, il fait de ses voyages un compte rendu sobre et impersonnel. Chacun d'eux a trouvé au pays des Dents du Midi ce qui convenait à son propre caractère : Senancour, le prétexte à une magnifique envolée lyrique, Théophile Gautier l'occasion d'une agréable promenade.

Robert MARCLAY